



MITARAKA

Francine Brondex

Roman

Francine Brondex

Mitaraka

© Francine Brondex, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1712-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

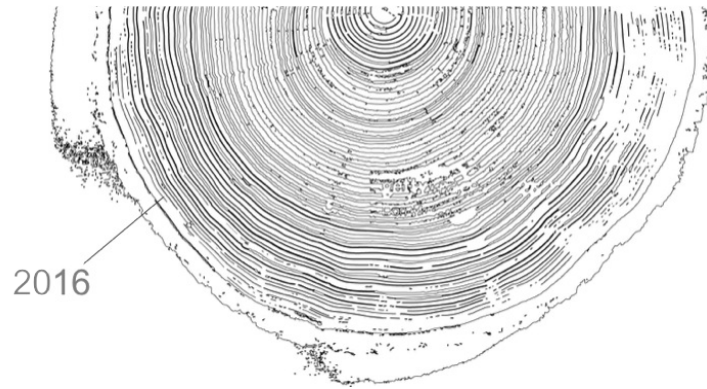
3 janvier 1957

Ici, le soleil ne se couche pas, il s'écroule. Toutes ces années passées en Guyane... je devrais le savoir, c'est toujours une surprise. Instantanément, l'obscurité engloutit la forêt, épaisse et vivante. Le crépuscule n'apporte pas ce calme des soirs tempérés. D'ailleurs, il n'y a pas de crépuscule. Le jour cède à la nuit sans aucune forme de transition. Avec la nuit tropicale, la forêt s'anime d'une toute autre vie, elle bruisse d'un nouveau peuple d'insectes. À la faible lueur de mes bougies, je devine des points rouges dans le noir, minuscules rubis brillants, autant d'yeux de créatures indéterminées. Qu'on se sent alors petit et fragile dans l'abri précaire de son hamac, à peine protégé par la moustiquaire. L'immensité de la forêt me submerge. Je suis seul.

Je tremble, la fièvre fait couler une sueur glaciale sur tout mon corps. Je dois rassembler toutes mes forces et mon courage pour tenir le crayon et écrire.

Pourtant, cette nuit-là passera, comme toutes les autres. La lumière n'aura pas atteint le cœur de la forêt, le soleil n'aura pas dépassé l'horizon, que les singes hurleurs auront déjà commencé leur fracas. Le concert des oiseaux sera à son apogée dans cette pénombre qui annonce l'aube. C'est alors qu'on frissonne dans son hamac, c'est le moment où l'air porte un semblant de brume, lorsque la lumière n'est qu'une ébauche et où le sous-bois semble être une photographie en noir et blanc. Là-haut, trente ou quarante mètres au-dessus de moi, la canopée va s'illuminer. Le lever du jour inondera le sommet des arbres de cette nuance dorée qu'on ne voit que sous les tropiques bien avant que la lumière n'atteigne le sous-bois et le sol où nous sommes cantonnés.

Mais moi, serai-je encore vivant demain pour voir ce nouveau jour ?



2016 – Décembre – Lorraine

À bien y réfléchir, c'est quand même une drôle d'ironie.

Elle ne peut pas imaginer atmosphères plus différentes : ici, un soir d'hiver naissant en Lorraine, avec dans l'air, un froid pénétrant comme une promesse de neige et là-bas, la chaleur tenace, moite, humide, invariable de la forêt tropicale guyanaise. Et pourtant, ce soir, Julia est envahie de ces deux réalités antinomiques. Un arbre d'ici l'avait brutalement reliée à l'immense multitude d'arbres de là-bas.

La nuit est déjà tombée depuis près d'une heure, mais elle n'a pas pu y tenir, il fallait qu'elle prenne l'air. C'est souvent comme ça quand une émotion la submerge, quand un raisonnement lui résiste, quand les idées s'assèchent, quand une contrariété la bloque. Il faut qu'elle sorte, qu'elle respire l'air du dehors, pas cet air emprisonné et vicié des intérieurs. Il faut que ses pieds la portent et se mettent en mouvement et tout le reste circule mieux. D'ailleurs, jamais de petits pas, elle ne sait qu'arpenter à grandes enjambées les rues, les chemins, les sentes, les layons.

Des pensées qui s'agitent en une mêlée inextricable ou comme un vol de guêpes surexcitées dont on aurait fracassé le nid, elle en a, depuis qu'elle a reçu ce mail anodin de son cousin Vincent. Les émotions s'emmêlent, les souvenirs refont surface comme autant de bouillonnements désordonnés, son cerveau en surchauffe, un moteur qui s'emballe. Il faut qu'elle prenne l'air, pour aujourd'hui le coin de la rue suffirait, faute d'alternative plus sauvage.

Il est plutôt banal à première vue, cet article que Vincent partage avec toute la famille. Un article du Républicain lorrain daté du 30 novembre 2016, qui embaume l'approche des fêtes de fin d'années et la magie de Noël : comme chaque année, la cité lorraine érige un arbre de Noël, le sapin de la place Stanislas de Nancy est en chemin. Bref, un classique marronnier... Marronnier, les arbres me poursuivent, encore une belle ironie, se dit-elle.

Au côté des détails festifs et techniques (1 500 LEDs pour le couronner, les économies d'énergie sont une préoccupation centrale de l'équipe municipale), des mensurations impressionnantes, le journaliste retrace le trajet du conifère, depuis une petite vallée des Vosges jusqu'à la célèbre place. L'article est illustré d'une photo où on voit l'arbre fraîchement abattu, son diamètre imposant. Il est manœuvré par une grue toute aussi imposante, stationnée dans la cour d'une ferme.

Cette ferme... C'est celle de ses grands-parents. Cet arbre, elle l'a toujours connu. Il a été planté pour son premier anniversaire. Il y a quarante ans tout juste.

Le voir ainsi traité, abattu, emmené, manipulé, elle en a la nausée, elle est aussi envahie d'une tristesse mêlée de révolte. Quelques minutes de tronçonneuse contre des décennies de vie, elle a envie de hurler.

Depuis qu'elle a reçu le message et lu l'article, son cœur s'est serré, les souvenirs ont commencé à se bousculer, un beau désordre s'est installé dans sa tête. Le sapin de la ferme de son enfance, les hautes forêts guyanaises, les fils qui relient ces deux mondes d'arbres et sa vie ressemblent plus à une pelote emmêlée qu'à un toile d'araignée bien ordonnée. Ici, dans les montagnes des Vosges, sa famille, ses racines. Là-bas, dans l'immensité tropicale de la forêt, retrouver par hasard la trace de son passé familial, côtoyer la mort, basculer tête la première. Les chemins ont été sinueux, torturés, ramifiés mais un improbable itinéraire a tracé le lien entre ces deux mondes séparés par un océan.

Elle aimerait lui rendre un dernier hommage, toucher son écorce, frôler ses branches, caresser ses aiguilles encore une fois, lui dire adieu comme à un ami disparu. Était-ce grâce à la fidélité de ce sapin, de son sapin, qu'elle s'est toujours sentie si connectée aux arbres ? Parfois, elle dit à qui peut comprendre : « j'ai le syndrome d'Idéfix ». Comme lui elle peut pleurer devant le spectacle d'un arbre qu'on abat. Alors, le sien, à terre, quel choc. Bien sûr, elle ne fait pas cette confidence au premier venu, elle a essuyé assez de regards d'incompréhension et de pitié. On s'émeut d'un animal blessé pas d'un arbre coupé ! Elle pourrait aller se planter au milieu de la place Stanislas pour déclamer une oraison funèbre, ça aurait de l'allure, non ?

Le sapin n'avait pas été qu'une présence rassurante aux petites et grandes vacances, à ses jeux d'enfants, aux batailles de boules de neige avec toute la tribu des cousins, aux repas de famille les soirs d'été ou aux après-midis pluvieuses à regarder les gouttes d'eau tracer de minuscules rivières le long des vitres.

Chaque année passant, il avait fait son travail d'arbre : monter un peu plus vers le ciel et croître. Chaque année, il avait ajouté de nouvelles branches, de nouvelles ramifications, une belle architecture qui se complexifie avec le temps. Avec l'âge, les vins se bonifient dit-on, les arbres se complexifient. Chaque

année, son tronc s'était épaissi. Et derrière son écorce, s'était joué une mécanique précise d'agrandissement. Chaque année, il avait créé une nouvelle strie de croissance, un nouveau cerne, marquant le temps qui passe et aussi le temps qu'il fait. Quarante cernes pour quarante années de vie, certains larges pour les bonnes années, d'autres plus étroits au gré des aléas climatiques, des printemps de sécheresse ou des étés pourris. Un arbre est un calendrier, un enregistreur d'histoire pour qui sait les lire. Julia aurait voulu pouvoir lire ces lignes concentriques sur la dernière blessure de l'arbre, sur sa section mise à vif. Elle aurait aimé compter chacun de ses quarante cernes, se remémorer chacune des années qu'ils ont vécu en parallèle. Lui dans le creux de sa vallée vosgienne, elle, de son enfance à l'âge adulte, transportée de départs en retours, de déménagement en déménagement, d'opportunités en contrats, d'un continent à l'autre au fil des missions, de moments de plénitude en moments de bascule. Est-ce que les déflagrations de sa vie avaient laissé une trace dans le bois de son arbre ami ? À défaut de pouvoir les effleurer sur l'immense cicatrice de sa section, elle pouvait passer mentalement en revue ses quarante cernes : les premiers avec leur diamètre minuscule au cœur de l'arbre, ses premières années à lui, ses premières années à elle, ses premiers pas, l'entrée à l'école, des jalons d'enfant.

Trois : un frère qui fait irruption dans sa vie. Se tenir sur le seuil d'une chambre de maternité, écarquiller les yeux sur la joie de leurs parents, deviner dans les bras de leur mère ce petit frère tout neuf est un de ses tous premiers souvenirs, sûrement le premier. Son frère, son double fantasque, boule d'énergie, trublion créatif, elfe virevoltant. Il a une légèreté qu'elle n'a jamais eue mais le lien, la compréhension, le soutien avait toujours été présent entre le frère et la sœur.

Encore aujourd'hui, alors qu'elle n'a même plus de lieu à elle en France, il est là pour l'accueillir. Elle vient de passer le seuil de l'appartement de Thomas au retour de sa trop brève marche nocturne. Le silence enveloppe les pièces, il est sorti. Julia a toujours eu du mal à suivre sa vie de bars, de foules, de conversations bruyantes et de musique forte. Lorsqu'il lui avait proposé de venir un peu plus tôt, elle lui avait répondu comme à son habitude : « tu sais bien que je n'aime pas les endroits où on est serré, où on ne s'entend pas parler, où on peut sentir les dessous de bras de ses voisins. » Il s'était éclipsé dans un éclat de rire après lui avoir embrassé le front. « À tout à l'heure alors, la sauvage ! ».

Après avoir posé manteau et écharpe, retiré ses chaussures puis fouillé la collection de bouteilles du bar, elle se sert un verre de rhum. Elle éteint toutes les lumières, seuls les réverbères de la rue distillent une lueur jaune, puis elle se cale dans le canapé. Qui aurait cru que Thomas soit installé ici, tout près de là où ils avaient grandi, à un jet de pierre de la vallée de la Moselle où se trouvait la ferme familiale et son sapin ? Qui aurait misé sur sa vie à elle, faite de voyages et de luttes ? Leurs parents, la famille, les amis auraient certainement fait le pari inverse, elle enfant si raisonnable et posée, lui toujours dissipé et impulsif.

Elle reprend le décompte. Les cernes de l'enfance à peine plus éloignés du centre.

Sept, huit, neuf : l'âge d'or de l'enfance ? Elle était du genre genoux écorchés et cabane dans les arbres, du genre solitaire et longues marches dans la forêt, du genre à lancer des coups de pieds dans le tapis de feuilles mortes pour les faire s'envoler dans la lumière d'un après-midi d'automne, à chercher des trésors de cailloux, de feuilles et de branches, du genre à sauter sur la glace des flaques en hiver pour la sentir craquer sous son poids, du genre à faire voguer des coquilles de noix dans le ruisseau à moitié pris par le gel pour les regarder partir « vers la mer », du genre à laisser fondre les flocons de neige sur sa langue et à voir la beauté fragile des petites étoiles de glace sur ses moufles, du genre à ne pas vouloir rentrer alors que la nuit était déjà tombée, puisqu'il y avait encore tellement de choses à voir dehors. Certains disaient aussi qu'elle était du genre « garçon manqué », d'ailleurs, elle les dépassait souvent d'une tête, les garçons de son âge. Pourtant, ses longs cheveux clairs auraient dû la rapprocher de la case confortable de « petite fille », était-ce son grand corps athlétique qui troublait les tenants des stéréotypes ? Garçon manqué, une case qui l'avait perturbée, longtemps, est-ce que cela voulait dire qu'elle n'était pas une vraie fille ? Une catégorie qui l'avait révoltée ensuite.

Onze : l'hiver 1986 qui les a tous engloutis sous la neige en un seul soir de février, seule la cime de la silhouette encore frêle d'arbre de Noël dépassait de la blancheur.

Seize : le premier amour éphémère au printemps de sa classe de seconde (une collection de clichés ce jalon adolescent se dit-elle au passage).

Dix-huit : l'année du baccalauréat, la formalité d'une bonne élève, le seul lambeau du rite de passage à l'âge adulte de nos sociétés dites civilisées.

Julia avale encore une gorgée d'alcool qui lui enflamme la gorge.

Vingt-cinq : aujourd'hui encore, des années plus tard, elle a du mal à convoquer ces souvenirs et à les regarder en face, à formuler, même mentalement ce qu'elle a traversé. L'année de la thèse qu'elle n'obtiendra jamais, suivies des années floues dont elle garde des souvenirs emmêlés mais pourtant toujours scandées dans le bois de son arbre. C'est aussi l'année où elle a fait cette découverte qui a probablement infléchi le cours de sa vie, qui a sans aucun doute transformé son identité familiale, qui l'a entraînée dans une métamorphose. Elle a vécu la révélation aux côtés même de l'arbre, un jour de printemps flamboyant. Peut-être pourrait-elle retrouver dans les confins des tissus de l'arbre des cellules nées en ce jour précis de basculement. Pour autant, les saisons ont poursuivi leur indifférente succession, ajoutant cercle après cercle après cercle dans le corps de l'arbre...

Vingt-huit : année de LA canicule, celle qui était encore unique aux prémices du réchauffement climatique, meurtrière. Cet été-là avait failli avoir raison de sa résistance d'arbre, mais le sapin avait survécu. Julia n'avait rien vu de cet été de fournaise. Au cœur du plateau des Guyanes, au creux des fleuves démesurés, le climat semblait invariable, sans étés, sans hivers, pour l'éternité, mais cette année-là avait failli la terrasser elle aussi. Elle avait subi la déflagration, elle avait vacillé. En cette soirée d'hiver, des années plus tard, ne revient à elle qu'un fracas assourdissant, un bruit sec qui claque.

Elle sent sa mâchoire qui se contracte. Elle reconnaît une tension et la réminiscence de la colère qui revient. Il est temps de reconstituer ses souvenirs éclatés et fragmentés comme des éclats d'obus, de retrouver ces moments de bascule qu'elle avait mis tant de temps à métaboliser mais qui, pourtant, l'avaient réunifiée. Il est temps de remonter aux origines de la colère, qui aurait pu la détruire. Un simple décompte n'y suffit pas. Ces cernes-là se sont-ils marqués dans le bois aussi profondément qu'en elle-même ?

Après ces années charnières, l'arbre a poursuivi sa régulière accumulation. Julia sait qu'elle a souvent perdu le fil de leur évolution parallèle, elle a vécu trop éloignée de la vallée vosgienne et plus rien n'a été constant et ordonné dans sa vie. Elle sait aussi qu'au plus près de l'écorce protectrice, les cernes du passé proche, les cernes contemporains eux aussi se sont imprimés dans le bois.

Quarante : le chiffre qu'elle venait de passer, le chiffre des doutes, des